

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Hors-la-loi

Anne Lardeux

Number 313, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83402ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lardeux, A. (2016). Review of [Hors-la-loi]. *Liberté*, (313), 62–62.

Tous droits réservés © Anne Lardeux, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Hors-la-loi

La réédition des mémoires de l'historienne Roxanne Dunbar-Ortiz nous plonge au cœur de deux décennies de contestation.

ANNE LARDEUX

ROXANNE DUNBAR-ORTIZ est historienne, mais *Outlaw Woman* n'est pas un livre d'histoire. Il est le récit de sa grande cavale, celle d'une femme saisie dans l'attraction des forces explosives qui agitent la vie intellectuelle et politique des États-Unis, la vie du monde d'*alors*. C'est la révolution de cette femme qui devient elle-même un des astres de cette cosmologie politique, de sa mise en mouvement de petite *okie* « crottée » affûtant sa pensée et sa direction au fil des luttes et de leurs grandes traversées.

La cavale, ici, n'est pas une figure de style, c'est la forme d'une vie telle qu'elle se constitue dans un rapport à l'histoire où s'intriquent l'intimité et l'action. Le titre du livre annonce l'aventure : une figure – *the outlaw* – porte un élan pour échapper à la loi. Cette figure mythique hante la culture rurale des États du Sud, *dust belt* de pauvreté et de racisme tranchants d'où vient l'auteure ; elle traverse la musique folk qui chante tous ces Jesse James, « comment ils vécutent, comment ils sont morts », jusqu'au cinéma qui en consacre la fuite avec *Bonnie and Clyde* (1967). La possibilité d'un refus porté au féminin par Bonnie donne à Roxanne une matière aussi fondatrice que celle des premiers livres de Simone de Beauvoir, pour expérimenter des modes d'action et d'amour plus mobiles et centrés sur la puissance féminine.

Militant des IWW (Industrial Workers of the World), le grand-père de Roxanne est un *Wobbly* convaincu. Ce mythique syndicat reste une source vive pour Dunbar-Ortiz qui cherche à concilier une action radicale – conduire une révolution féministe – au désir optimiste d'une émancipation générale. Il n'est pas question de réclamer l'égalité hommes-femmes à l'intérieur du système existant, mais de faire du mouvement

de libération des femmes un levier pour réfuter les autres rapports de domination. Cette conviction d'un ancrage féministe à la révolution, Dunbar-Ortiz l'a développée au contact même des mouvements de lutte les plus radicaux qui l'ont frappée par leur misogynie et la façon dont ils pouvaient reconduire l'assujettissement de la femme à la force masculine. Alors elle s'échappe, quitte mari et enfant pour se déterritorialiser et faire du mouvement son sol.

ROXANNE DUNBAR-ORTIZ
Outlaw Woman. A Memoir of the War Years, 1960-1975
University of Oklahoma Press,
2014 [2002], 396 p.

Il rapporte un fait divers – le 3 juin 1968, Valerie Solanas a tiré sur Andy Warhol – et évoque le *SCUM Manifesto* publié dans la foulée où Solanas s'attaque avec force aux névroses machistes de la société. Ce jour-là, une évidence s'impose : à quoi bon partir à Cuba maintenant, si des femmes dans son propre pays assument enfin leur lutte. C'est elles qu'il faut rejoindre. Dunbar-Ortiz reprend la route, quitte Mexico pour remonter vers le Nord et s'installe à Boston. Elle ne connaît guère la ville sinon que celle-ci a abrité des mouvements abolitionnistes et féministes forts au début du XIX^e siècle, ça lui suffit comme maison.

À Boston, Roxanne Dunbar-Ortiz habite dans un quartier où les familles en arrachent et brûlent les meubles pour se chauffer. Image frappante d'une pauvreté qui lui est familière, proche de son enfance en Oklahoma et du souvenir de l'éreintement maternel pour la survie familiale. Cette mère, *native* perdue dans la religion et l'alcool des Blancs, est la force souterraine de ce mouvement de rockette qui, au final, cherche à la libérer. C'est aussi une force sombre, à la violence de laquelle

Dunbar-Ortiz a été in extremis soustraite par un frère qui l'avait rapatriée chez lui.

Là, un petit groupe se constitue – ouvrières, étudiantes, mères monoparentales, femmes au foyer – c'est la Cell 16. Le groupe produit bientôt son journal *No More Fun And Games: A Journal of Female Liberation*, fabriqué dans le garage d'une alliée riche où se théorise dans les textes et se dépose concrètement dans leur vie la nécessité de leur émancipation. Et ces femmes s'engagent activement, protégées des violences sociales par cette force collective que leurs relations entières développent, mais qui devient dans le même mouvement une force qui les expose. Elles apprendront à se défendre. En 1969, elles organisent une grande conférence qui attire plus de cinq cents femmes venues de plusieurs États et du Canada. Un des ateliers marque durablement les esprits :

Alors elle s'échappe, quitte mari et enfant pour se déterritorialiser et faire du mouvement son sol.

des femmes témoignent de leurs contacts avec l'institution médicale brutale et ultra-patriarcale. De cet atelier sort un fascicule, réédité en 1973 : le célèbre *Our Bodies, Ourselves*, qui revendique une connaissance du corps directe, libre et autonome.

La Cell 16 ne vit pas repliée sur elle-même, elle se rattache à toute une constellation de luttes avec en première ligne la contestation contre la guerre au Vietnam. Sa visée féministe radicale reste cependant sa spécificité, qu'elle revendique farouchement. Pour ces militantes, une tension permanente oppose la nécessité de constituer une culture féministe, une *sisterhood*, et celle de rester les « *politicos* » qu'elles ont toujours été. Si la conciliation n'est pas possible, Dunbar-Ortiz préfère choisir la deuxième voie, au risque de passer dans la clandestinité et de se séparer finalement de la Cell 16, dissoute en 1973 à la Nouvelle-Orléans où son antenne forte s'était déplacée.

Pendant les cinq dernières années de la guerre, Roxanne revient à San Francisco et s'engage dans l'American Indian Movement qui la rapproche – double hélice salutaire – de sa mère et de sa fille. Ce mouvement ouvre la possibilité d'une conciliation entre le culturel et le politique et porte au final une forme d'apaisement. *Outlaw Woman* est le récit d'une vie intensément tissée aux fils d'une geste collective, où justement chaque geste compte. **L**